

## Pris en otage...

Je m'appelle Mélanie Bergeron, j'ai 39 ans et je demeure à Malartic depuis 1987. Au départ, je n'ai pas choisi de m'établir à cet endroit. Lorsque tu as un papa mineur, tu emménages là où il y a du travail. En grandissant, je me suis attachée à la place et surtout au gens. C'était l'endroit tout indiqué pour y vivre si on aime la proximité de la nature, le calme et le sentiment de sécurité de vivre dans une petite ville. Nous étions près de tout et, en même temps, nous avions la paix. Grandir à Malartic, c'était la liberté propre aux petites places où tout le monde se connaît. Y élever sa famille n'était pas stressant. L'avenir s'annonçait prometteur.

En 1997, j'ai fait la rencontre de celui qui est devenu mon mari et le papa de deux de mes trois enfants. Pierre Fontaine. Il a présentement 44 ans et est natif de Dubuisson. Lui aussi a su apprécier grandir dans un milieu calme et de grands espaces. Quelques années plus tard, nous avons fait le choix de fonder une famille et de nous établir à Malartic pour plusieurs raisons. Tout d'abord, nous voulions un milieu sécurisant et paisible où nos enfants pourraient grandir. De plus, monétairement, nous étions capables de nous offrir une meilleure qualité de vie que si nous avions choisi Val d'Or et ce, sans passer notre temps à prendre la voiture. C'était un endroit bien situé par rapport aux autres villes à proximité. Il y avait tous les services et commerces à deux pas. On ne voyait aucun avantage à s'établir ailleurs.

En effectuant nos recherches de logement, nous avons finalement posé notre choix sur un quartier qui nous en offrait plus que ce que nous demandions. Il était situé tout près des écoles primaires, de la polyvalente, des épiceries, de la garderie, de la pharmacie, de l'église, de plusieurs dépanneurs, d'une station-service, d'un club vidéo, du bureau de poste, du CLSC, etc. Bref, on pouvait tout faire à pied... Oh! Il n'était pas neuf ce quartier et, l'état des rues n'était pas à son meilleur mais, nous nous y sommes tout de suite plu. C'était paisible, le voisinage idéal et le prix des logements plus que raisonnable. Nous nous sommes vite sentis chez-nous.

Je me rappelle du calme de la ville lorsque nous allions prendre une marche ou faire des commissions. Il n'y avait pas d'heure de pointe, jamais d'intersections à éviter. On pouvait toujours compter sur un bon samaritain pour nous laisser passer peu importe si nous étions sur un passage piétonnier ou non. C'était simple de traverser pour aller de l'autre côté avec une poussette et un petit trottoir à sa suite. Nous n'avions pas de détour à faire et pas besoin non plus de courir pour arriver avant la fin d'un décompte d'à peine dix secondes avec la peur au ventre qu'une voiture pressée nous fonce dedans. Les gens prenaient le temps de vivre, nous avions de la considération pour tout un chacun. Je me souviens aussi ne pas avoir craint plus qu'il ne le faut de laisser mes enfants dessiner à la craie ou faire du vélo sur l'asphalte avec les autres enfants du quartier devant notre maison. Le nombre de fois où je suis sortie les surveiller sur le perron en me permettant de lire un livre, je ne les compte même pas. Aujourd'hui, c'est clair que je ne le ferais pas.

C'est vrai, le temps avait l'air de s'être arrêté à Malartic. Les commerces et maisons n'étaient pas fraîchement rénovés, les rues n'étaient pas non plus à leur meilleur. Pour tout dire, la ville manquait un peu d'amour mais certainement pas de vie. On parlait aussi beaucoup du contexte économique plus difficile qu'ailleurs. Le fait que les logements s'y trouvaient en bon nombre et qu'ils étaient peu chers, offrait l'occasion pour plusieurs gens à faible revenu de venir s'y établir et espérer avoir une vie meilleure. Pouvions-nous leur en vouloir? Nous étions souvent la risée des autres villes mais, être Malarticois, comportait beaucoup, beaucoup d'avantages. Avantages que seuls les résidents pouvaient réellement apprécier. Malgré des apparences tranquilles et un peu désuètes, nous avions tout, sans vraiment s'en rendre compte. Se serait-on laissé convaincre par les autres que ce n'étais pas le cas? De quoi manquions-nous exactement?

Nous sommes devenus propriétaires quelques années plus tard sur la même rue; à quelques maison de notre premier logement familial. Nous avons adopté l'endroit pour de bon et désirions y rester longtemps. On faisait des farces mon chum et moi en se disant qu'on finirait nos jours ici ensemble en se berçant sur notre galerie en radotant nos vies. On a amélioré le terrain, planté des arbres, ajouté des fleurs et des arbustes fruitiers que l'on a entretenu et regardé grandir avec fierté.

Par la suite, nous avons rénové la maison et construit un abri pour notre spa. Nous y avons mis toutes nos économies et plus encore afin de rendre la maison à notre goût et plus confortable. On a travaillé fort durant plusieurs mois; on a tout fait nous-même. Parfois jusqu'à l'épuisement mais, chaque jour, les progrès nous encourageaient à continuer. Nous nous sommes créé un vrai cocon; notre cocon en se disant que personne ne pourrait nous enlever ce que l'on s'était construit à la sueur de notre front. C'était ce que nous possédions de plus cher à notre cœur, après nos enfants. Nous nous sentions encore plus en sécurité, encore plus enracinés à notre milieu de vie. Notre vie prenait de la couleur. On s'impliquait dans le milieu de diverses façons car on souhaitait faire avancer les choses et les améliorer. La vie était bonne.

Nous aimions particulièrement la belle saison. Aussitôt le printemps arrivé, nous nous empressions d'ouvrir toutes les fenêtres, d'installer le gazebo ainsi que notre mobilier extérieur. La saison des BBQ en famille et entre amis était officiellement lancée. Qu'il était bon de pouvoir sortir au petit matin lorsque la ville était encore endormie pour humer le parfum de notre lilas et de discuter tout tranquille de la journée qui se dessinait. Le soir venu, c'est sur le chant des grenouilles que nous nous endormions.

Combien de fois me suis-je relevée la nuit afin d'ouvrir ma fenêtre plus grande juste pour le plaisir de les entendre et respirer l'air chargé de l'odeur du bois tout près? Durant le temps des perséides, nous nous couchions tous ensemble sur l'herbe humide et nous attendions fébrilement que le spectacle commence. Je ne me tannais pas de regarder le visage de mes enfants impatients de voir enfin ces petits points filants finir leur course dans le ciel. À chaque fois, nous faisons un vœu et chaque fois, le mien était que ces moments ne s'arrêtent jamais. Notre vie était simple, calme et rythmée par les saisons. Certes, elle n'était pas toujours parfaite, mais elle nous convenait parfaitement. Puis, un beau jour, tout cela a changé...

Je ne me rappelle plus vraiment ni quand ni comment exactement. Je crois plutôt que cela a été progressif. L'installation de la minière s'est faite sans que l'on s'en rende trop compte au début. Probablement que c'est cela qu'ils souhaitaient. Ce qui a le plus marqué les résidents, reste certainement l'épisode du déménagement des maisons et de la destruction de plusieurs bâtiments. Beaucoup ont eu des différends sur les procédures, les montants accordés, les modalités... Chaque citoyen impacté était responsable de négocier sa part en secret. Il n'était pas question de transparence et, pour un gros paquet de résidents, le but était d'avoir le maximum. Comment leur en vouloir? Comment réellement savoir si ce qu'on leur a offert était suffisant? Combien d'entre eux ont pu obtenir un règlement équitable? Certains ont été menacés et pressés d'accepter sans trop réfléchir, d'autres ont été favorisés. Ça a ouvert la porte à plusieurs discordances et ce n'était que le début. On n'avait alors aucune idée de l'ampleur que tout cela prendrait.

On nous vantait à grand coup de pub le parc, la nouvelle école, la garderie, l'épicerie... Ils ont mis le paquet pour attirer les gens en recherche d'une vie meilleure. Les promesses de nouveaux commerces et de nouvelles constructions fusaient de partout. On nous a enfin "mis sur la carte" comme se complaisent à dire ceux qui s'imaginent que l'on se plaint la bouche pleine. Pourtant, ce n'est pas tout à fait ce que je constate présentement. Dans ma rue il y a eu énormément de départs au cours des trois dernières années et cela continue. C'est le festival de la pancarte comme je m'amuse à le dire. Comment expliquer que plusieurs d'entre-elles, n'ont toujours pas trouvé preneur après plusieurs années en vente? Mais qu'est-ce qui pousse donc autant les gens à vouloir s'établir ailleurs? La ville se vide de son monde mais tout le monde se garde bien de le dire haut et fort. Pourtant, aux dires de plusieurs, Malartic est devenue tellement plus belle et tellement plus vivante. De mon côté, lorsque je passe sur la rue Royale, je ne peux m'empêcher d'avoir un gros pincement au cœur lorsque je constate à quel point notre centre-ville se vide et à quel point tout est de plus en plus moche et de moins en moins entretenu. Tout ce que je vois, c'est que l'on est très loin de l'effervescence sociale et économique promise. Note ville se meurt et personne ne semble s'en inquiéter...

Le bruit s'est installé graduellement jour et nuit jusqu'à devenir incessant et de plus en plus fort. Après maintes plaintes des résidents, la décision d'augmenter le nombre de décibel a été prise. Tout cela, sans même se demander si cela aurait un impact sur nos vies, sans même nous consulter. À partir de ce moment, nous nous sommes sentis bien seuls dans notre détresse. Nous avons commencé à comprendre que tout ce qui importait était la production et non le citoyen. On a tenté de nous faire croire que les bruits entendus la nuit ne provenaient pas de la fosse. Que c'était dû au trafic, au vent et la pluie! On s'explique très mal le fait que, pour eux, il n'y a jamais aucun problème et que toutes les normes sont respectées en tout temps. Et pourtant, l'hiver, à certains moments, le bruit extérieur est si fort que l'on doit augmenter le volume de notre téléviseur. Est-ce normal alors que les portes et fenêtres sont toutes fermées? Lorsque je vais faire de la raquette et que le vent provient en partie ou en totalité du sud, je n'ai même pas besoin de me référer à mon gps. Je me fie au son! Je ne me suis jamais perdue croyez-moi! L'été, je ne compte même pas le nombre de fois où nous devons fermer les fenêtres ou carrément rentrer à l'intérieur parce que c'est insupportable. Nous devons souvent hausser le ton pour s'entendre. Même chez-nous, dans notre propre maison, nous sommes pris en otage. Ça prend toute la place et, croyez-moi, on essaie très fort pour que ça ne soit pas le cas!

Chaque jour, la poussière s'infiltrer un peu plus entre nos quatre murs. Moustiquaires, cadrages, planchers, meubles intérieurs et extérieurs. Ça colle aux vitres, sur nos véhicules... On en retrouve partout! C'est gris et fin, et très difficile à faire partir; il en reste toujours. Par jour de grand vent, mieux vaut tout garder fermé sinon, tout se recouvre de cette poussière grise difficile à nettoyer. L'été, il n'est pas rare de se fermer la bouche et de réaliser que nos dents crissent; comme si nous avions goûté du sable. Étonnant quand on pense que nous ne sommes même pas encore sortis dehors... À nos plaintes sur le sujet, on nous répond qu'il vaudrait mieux se faire installer un climatiseur et de laisser nos portes et fenêtres fermées. Voilà comment ils règlent cela. Simple non? Nous en sommes présentement au point de ne plus pouvoir profiter de nos installations extérieures. Nous avons même enlevé la corde à linge car nous devons la nettoyer avant d'étendre notre linge dessus. Sans cela, nous nous retrouvions avec une ligne noire sur nos draps et vêtement. À regarder ma galerie et tout ce qui s'y trouve, je me demande comment je vais gérer les prochains étés. Tout est tellement plein de poussière que j'ai perdu plaisir à m'installer dehors. Pour pouvoir le faire, il faut nettoyer au boyau d'arrosage les meubles extérieurs à chaque jour et, malgré cela, il en reste toujours. On a fermé définitivement notre spa aussi. Même avec un couvercle dans un abri fermé, on se ramassait avec une boue grise et épaisse au fond et dans le filtreur. Le ph de l'eau était constamment à ajuster à grand coup de produits. Nous avons manqué de patience et de moyens pour l'entretenir et le nettoyer chaque jour. Sans compter que, certains soirs, les bruits provenant de la fosse enterraient celui du spa qui marchait à plein moteur. Finalement, ce spa qui était supposé nous relaxer, était devenu une source de stress supplémentaire.

Outre l'aspect matériel, on nous assure que cette poussière est sans danger... Permettez-moi de m'en inquiéter sérieusement. Étant une adepte de course à pied de longue distance depuis plus de 4 ans, il n'y a qu'ici, à Malartic où il m'arrive régulièrement d'avoir des brûlements aux poumons après une sortie. Je cours régulièrement à Val d'Or, Amos, Rouyn, Cadillac, Rivière-Héva, le long de la 117 et même hors région et cela ne m'est encore jamais arrivé ailleurs. Je dois prendre un corticoïde nasal régulièrement l'été depuis 3 ans et non, ce ne sont pas des allergies. Lorsque je suis en voyage, je peux m'en passer sans problème mais pas lorsque je suis à la maison. Je me demande quels risques je cours à continuer de m'entraîner quasi chaque jour près de chez-moi? Je me pose des questions quand à la qualité de l'air mais aussi de l'eau. Nous dit-on vraiment tout ce que nous devrions savoir? Jusqu'où une compagnie peut aller pour faire des profits? Quelles sont et quelles seront les conséquences dans 1, 5, 10, 20 ans? Qui s'en préoccupe vraiment et qui s'en préoccupera? Quand tout sera terminé, tout le monde s'en lavera royalement les mains. Il ne restera que des gens, qui ne pourront plus rien faire pour se défendre. J'ai vraiment peur!

Quant aux sautages, outre les bris visibles sur notre maison à l'intérieur et à l'extérieur, il faut sans cesse resserrer nos ampoules, surveiller ce qu'il y a dans nos armoires, sur nos murs et tablettes car ça arrive souvent que quelque chose tombe. C'est devenu invivable! On a beau connaître les heures de sautage, notre vie n'est pas axée seulement là-dessus. On finit par oublier. On fait le saut sans cesse, vraiment désagréable comme sensation quand on pense que cela a parfois lieu 2 fois par jour et ce, 7 jours sur 7. Un stress à répétition, ça devient vite toxique, pas besoin d'être médecin pour le savoir, nous l'expérimentons chaque jour. En plus de briser nos choses, cela nous atteint réellement dans notre paix d'esprit. C'est agressant et frustrant comme pas possible!

Lorsque je pense au climat social, je constate à quel point nos vies ont cessé de nous appartenir entièrement. Nous devons sans cesse se censurer et mesurer nos propos. On ne sait jamais à qui nous avons affaire et encore moins ce que nous nous ferons répondre. Il a ceux qui ne veulent pas voir les impacts et ceux qui les subissent. Les autres, se prononcent rarement sur le sujet car ils ne veulent pas avoir l'air de se plaindre ou ont carrément peur de dire quoi que ce soit. Cela s'est détérioré à un point tel que, dernièrement, il y a eu des actes de violence posés envers certains membres du comité de la zone sud. Je me demande souvent quand ce sera notre tour? Devrions-nous avoir peur de nous afficher comme résidents impactés? Jusqu'où cela ira? Je sens que ma sécurité et celle de mes proches est menacée. La loi du silence est maintenant de rigueur au risque de s'exposer à des remarques blessantes et même à des messages haineux sur les réseaux sociaux. Chaque jour je lis des choses qui me blessent profondément. On a beau vouloir les ignorer, les gens s'amuse à en remettre. Combien de fois ai-je tout fermé avec une envie de crier ma rage une fois pour toute. Expliquer à quel point je me sens impuissante, révoltée et découragée. Effrayée de voir à quel point les gens voient et entendent ce qu'ils veulent lorsque cela sert leurs intérêts. Ça me touche directement et ça me blesse profondément car, c'est souvent fait par des gens que je connais. Ça me peine de voir leur jugement car ils ne se basent sur absolument rien de solide. De lire de tels messages, m'inquiète quand on pense que malgré toutes nos connaissances des risques d'une telle cohabitation, c'est l'argent qui mène le monde et que l'on est prêt à se fermer les yeux bien durs quand cela rapporte. Pour l'instant, ils défendent leur chèque de paie mais ils ne pensent pas plus loin que le bout de leur nez. 10 ans, c'est vite passé. Que va-t-il leur rester quand la mine sera fermée? Est-ce qu'ils auront des remerciements pour l'avoir défendue? Permettez-moi d'en douter! Que restera-t-il après? Que ferons nous de ce trou et de ces montagnes de roches grises? Est-ce que l'argent promis aux citoyens aura vraiment réussi à les protéger contre les impacts? Est-ce que la ville sera revitalisée au point de se suffire à elle-même après le départ de la minière? Lorsqu'elle aura plié bagage, il sera alors trop tard.

Notre vie est dictée par le sens du vent, les sautages, le bruit et la poussière. Impossible d'oublier l'espace d'une seule journée que le problème est toujours là tout près; trop près. Notre cocon de calme et de sécurité n'est plus et personne ne s'en inquiète. Ce n'est vraiment pas la vie que nous nous imaginions. Nous n'avons pas choisi de nous établir tout à côté. C'est elle qui s'est imposée sans même se soucier de nos vies! Et c'est à nous de se taire et de se laisser faire?

Ça me révolte d'être prise en otage par une mine qui nous empoisonne dans tous les sens du mot. Une mine qui englouti un peu plus chaque jour ma maison et mes vieux jours. Une mine qui brise ma demeure. Une mine qui brise mes liens avec mes voisins et amis. Une mine qui sépare la population et qui ne démontre aucune empathie envers notre détresse. Une mine qui crée un climat de tension permanent dans ma propre maison. Une mine qui s'amuse à nous isoler encore plus dans notre impuissance en étirant sans cesse le temps. Une mine qui nous offre des miettes en nous donnant l'impression d'être des moins que rien. Une mine qui détruit la nature et qui détruit la beauté de ma ville. Une mine qui fait semblant de nous avoir à cœur alors qu'elle ne vise qu'une seule chose; faire des profits. Une mine qui nous rend malades physiquement et mentalement. Une mine qui nous use au même rythme qu'elle épuise les richesses du sol. Serons-nous ainsi pris en otage encore longtemps?

Mé an e Bergeron  
P erre Fonta ne  
Ma art c, Qc. JOY1Z0